



Une vieille
histoire
toujours
d'actualité :
la jachère

Tout au long de ce livre et dans cette partie tout spécialement, je vais me tourner vers les points de vue, les connaissances et les pratiques des agriculteurs qui nous ont précédés au cours des siècles. Non pour faire œuvre d'historien ni par goût immodéré du passé, mais tout simplement parce que cela est nécessaire pour comprendre nos assolements et rotations actuels et, si possible, les améliorer.

Nous avons noté dans l'introduction qu'il était nécessaire, chez nous, de « raccrocher les wagons » aux manières de faire des praticiens du début du xx^e siècle. C'est en effet au milieu de ce dernier qu'une rupture s'est produite et que l'agriculture des pays les plus « avancés » s'est engagée dans une voie tout à fait nouvelle. Voie impressionnante aussi bien par les moyens mis en œuvre que par ses résultats immédiats et apparents spectaculaires que l'on a crus pendant quelques dizaines d'années acquis pour toujours.

Le rêve va sans doute perdurer longtemps encore dans l'esprit de certains, entretenu par ceux à qui il profite ou qui y croient sincèrement. Il s'estompe cependant et nous pouvons reprendre le cours « normal » de l'évolution agricole interrompu après la Seconde Guerre mondiale. Des successions et assolements élaborés étaient mis en œuvre à cette époque. Ils vont nous servir de point de départ. Ceux des agriculteurs qui ont pris un chemin de traverse, tels les praticiens de la culture biologique, sont également précieux.

Cependant, nous n'ignorons pas que les rendements agricoles moyens aux xviii^e et xix^e siècles étaient faibles en France; à tout le moins si l'on en croit les quelques documents historiques paraissant sérieux dont nous disposons. En fait, une étude attentive de ces archives montre que quelques fermes produisaient très honorablement.

La faible productivité globale était davantage due à la pauvreté générale et au manque de moyens de la population paysanne qu'au déficit de pertinence des techniques mises en œuvre. N'est-ce pas ce que nous observons dans les pays pauvres aujourd'hui? La misère dans nos campagnes n'a pas disparu, mais a heureusement reculé. La mécanisation bien conçue et intelligemment mise en œuvre est un réel progrès. Nous avons donc des atouts pour repartir du bon pied, en nous appuyant judicieusement, bien entendu, sur de nouvelles technologies maîtrisées.

Idées d'autrefois et d'aujourd'hui à propos du « repos » de la terre

Les anciens – ou tout au moins certains anciens – pensaient que la terre cultivée se « fatigue » à donner des récoltes. Leur point de vue était étayé par l'observation bien réelle montrant qu'un champ produisant plusieurs années de suite des récoltes dites « épuisantes », tel le blé, fournit des quantités de plus en plus faibles comme si sa « force » diminuait au fil du temps.

Ils avaient conclu logiquement que le sol avait besoin de repos à intervalles réguliers, d'où la pratique de cette fameuse jachère (du latin *jacere*: « se reposer »). Les résultats obtenus paraissaient leur donner raison puisque les rendements redevenaient meilleurs après cette période sans cultures.

Mais des esprits éclairés commencèrent à mettre en doute, à partir d'une époque difficile à déterminer mais sans doute assez ancienne, la notion de « repos » des sols cultivés.

Ils soulevèrent en effet que la jachère n'existe pas dans la nature et que l'« on n'a jamais vu la terre se dépouiller elle-même de toute espèce de végétation pour se reposer. Elle ne peut donc réellement s'épuiser que comme un des réservoirs de l'aliment des végétaux, ce qu'il faut d'abord tâcher de prévenir, autant que possible, et ensuite réparer promptement; et c'est là, évidemment, un des principaux buts auxquels doit tendre toute bonne culture ». Par ailleurs :

En vain le spectacle florissant des forêts et des prairies, semées par la main libérale de la nature et entretenues par elle dans un état permanent de prospérité depuis des siècles, lorsqu'elles sont à l'abri des outrages qu'elles reçoivent trop souvent, proclamait à l'univers que ce prétendu repos était une chimère, et indiquait assez qu'en imitant la nature, dont la loi constante fait si sagement servir la décomposition des êtres à la prospérité d'autres êtres, on obtiendrait les mêmes résultats. La puissance tyrannique et presque irrésistible de l'habitude fascina les yeux, et empêcha de voir qu'au lieu de repos c'était d'engrais, d'ameublissement, de nettoyage, et de variété dans les cultures, que la terre avait essentiellement besoin pour réparer ses pertes ou plutôt pour les prévenir.

En vain la vigueur des végétaux qui croissaient spontanément sur les terres délaissées, en vain la succession non interrompue des récoltes en divers genres, dont s'enrichissaient

nos jardins, servaient de démonstration rigoureuse à ces importantes vérités; cette fausse dénomination de repos eut sur l'esprit du vulgaire un pouvoir magique, qui séduisit même plusieurs hommes d'ailleurs très éclairés [...]»¹.

La vigueur de la flore spontanée qui apparaît dès qu'on arrête les cultures est un signe évident que la terre n'est pas « fatiguée » et n'a pas besoin de « repos » (au sens habituel du mot). Le sol fertile ne se « lasse » pas de produire mais des mauvais traitements qu'on lui inflige: fumures insuffisantes, excessives ou déséquilibrées, compactage, manque de restitutions organiques, « empoisonnement » par les pesticides, « intoxication » par le retour trop fréquent des cultures, etc. Pour lui, le véritable « repos » consiste à être débarrassé de ces pratiques qui le déstructurent, diminuent son activité biologique, le polluent et donc, finalement, réduisent sa fertilité plus ou moins durablement.

Détruire systématiquement sur une longue période la végétation spontanée sans remplacer cette dernière par des cultures bien choisies conduit à l'appauvrissement de la terre, notamment par une diminution de la teneur en humus, qui est consommé en pure perte par l'« usine » du sol qui continue de fonctionner même en l'absence de « clientèle » (la végétation, cultivée ou non). Ce type de « repos » n'est donc pas bénéfique du tout.

Jean-Marie Roger avait coutume de dire: « Le sol qui se repose [au sens du mauvais repos] s'appauvrit. Celui qui produit s'enrichit. »

1. *Dictionnaire raisonné d'agriculture*, tome VII, 1809, p. 335 et 338.

La jachère ancienne : bon « repos » de la terre ?

Au début du siècle dernier, le terme « jachère » désignait encore une pratique ancienne dépassée chez nous depuis des dizaines d'années, en gros depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle. Puis, à partir des années 1970-1980, il est redevenu à l'ordre du jour pour désigner, en Europe, la mesure administrative consistant à retirer de la culture une partie des terres.

Le but : limiter la surproduction que l'intensification des techniques agricoles avait générée après la Seconde Guerre mondiale. Cette opération a également été qualifiée de « gel » de terres.

Diverses sortes de jachères traditionnelles

Dans son ouvrage intitulé *Les assolements et les systèmes de culture* (1862), Gustave Heuzé donne sa définition de la jachère :

On donne le nom de *jachère*, ou *versaine*, ou *verchère*, à la terre qu'on abandonne à elle-même pendant une année. Ainsi, la jachère est une période improductive puisqu'on ne lui demande pas de denrées agricoles. Pendant cet abandon, on la laboure, on la herse et on la fertilise en lui appliquant des engrais. On ne doit pas confondre les friches avec les jachères. Une terre en friche reste abandonnée à elle-même sans être labourée pendant 2, 3, 4 ou 6 années [...]

Si la jachère est la parcelle mise en non-culture, le mot désigne également le fait lui-même de mettre des terres en non-culture. On dit ainsi que l'on pratique la jachère. En fait, la définition de la jachère que donne ici Gustave Heuzé est incomplète et restrictive, car les anciens distinguaient plusieurs types de jachères encore prises en compte dans les campagnes françaises du XVIII^e, voire du XIX^e siècle.

De plus, comme le signale et le regrette l'auteur, jachère et friche étaient plus ou moins confondues sur le terrain. Des champs considérés « en jachère » par les paysans étaient non ensemencés et non productifs, mais pas travaillés non plus. Ils correspondaient donc à la « friche » selon la définition de Gustave Heuzé.

Il semble que, dans la réalité, on observait :

- des parcelles en non-culture et non productives pendant une année ; travaillées et fumées comme le précise l'auteur. Il s'agissait alors de jachères dites « annuelles », ou « mortes », ou « absolues », ou « complètes » ;

- des parcelles également non ensemencées et non productives pendant une année, mais qu'on abandonnait simplement à elles-mêmes en laissant la flore spontanée s'y installer librement. Flore spontanée qu'on faisait éventuellement pâturer par les troupeaux. Cette forme de jachère particulièrement primitive a peut-être été assez courante dans certaines régions lors des premiers temps de l'agriculture et, surtout, de l'élevage;
- des parcelles en non-culture et non productives pendant deux ans ou jachères bisannuelles. La première année, la végétation spontanée se développait et était éventuellement pâturée de la manière indiquée précédemment. La seconde année, des travaux étaient effectués comme dans le cas de la jachère complète annuelle;
- des parcelles non productives pendant plusieurs années; jachères pluriannuelles qui sont travaillées en jachère complète lors de leur dernière année;
- des jachères vertes, ou fourragères, ou incomplètes sur lesquelles on cultive des engrais verts ou des fourrages pour les animaux;
- des jachères dites « d'été » entre les cultures récoltées à la fin du printemps ou le début de l'été et la mise en place des cultures d'hiver;
- des jachères dites « d'hiver » entre, par exemple, la récolte des céréales en été et la mise en place des cultures de printemps l'année suivante.

Gustave Heuzé distingue en outre la « demi-jachère », qui ne dépasse pas six mois et peut être mise en place à n'importe quel moment de l'année, et la jachère « accidentelle », utilisée pour arracher les parties souterraines des adventices vivaces.

Les anciens distinguaient donc de nombreux types de jachères, dont certains, comme les jachères d'été ou d'hiver, correspondent à ce que nous appelons aujourd'hui « intercultures longues ».

Enfin, selon le *Nouveau cours complet d'agriculture théorique et pratique*: « On substitue encore au mot *jachère*, en divers cantons de la France, ceux de Versaine, Guéret, Varet, Sombre, Novale, Verchère, Lande, Gacère, Friche, etc., auxquels on attache ou la même signification, ou au moins une idée équivalente, et quelquefois aussi celui de culture, qui désigne celle que la terre reçoit ordinairement en cet état². »

Cette ancienne façon de s'exprimer nous déroute un peu, mais nous constatons que la jachère portait de nombreuses désignations locales. Cela tend à montrer qu'elle était répandue partout sur le territoire.

Intérêt et limites de la jachère traditionnelle

La jachère « morte », c'est-à-dire travaillée pendant environ une année et sur laquelle est apporté le fumier, s'appauvrit, s'enrichit et se nettoie.

2. *Nouveau cours complet d'agriculture théorique et pratique* (1809), tome VII, p. 334.

Elle s'appauvrit, car l'activité de l'« atelier du sol » est stimulée par les façons culturales, qui aèrent la terre et « fouettent » l'activité microbienne. Beaucoup de substances nutritives sont produites par la dégradation des matières organiques présentes. Faute de « clientèle » – végétation cultivée ou spontanée –, une partie de ces éléments est perdue par lessivage, au moins provisoirement (des plantes à enracinement puissant pourront éventuellement en récupérer une fraction après remise en culture du terrain) et par évaporation. Le reste est recombéné sous forme d'humus.

Elle s'enrichit par l'apport du fumier ; le bilan entre « appauvrissement » et « enrichissement » est cependant difficile à établir. On sait simplement qu'il est positif dans certains cas, négatif dans d'autres. Tout dépend du nombre, de la profondeur et du moment des façons culturales, de la quantité et des modalités de l'apport de fumier et de la composition de ce dernier.

Elle se nettoie si les façons culturales sont bien menées. En effet, racines et rhizomes des « mauvaises » herbes vivaces meurent s'ils sont convenablement arrachés et exposés au soleil. Beaucoup de graines en dormance imposée germent, car remontées par les outils vers la surface. Si les plantules sont détruites par les façons suivantes, on comprend que la réserve de graines en dormance dans la terre se réduit d'autant. Le risque de salissement ultérieur des cultures est donc amoindri, au moins en théorie, car dans la pratique les choses ne sont pas si simples. En effet, si le lit de semences est mal nettoyé, ce risque de salissement peut rester très élevé même si la quantité totale de graines dormantes du terrain a diminué. Cet aspect mériterait un développement qui sortirait du cadre du présent ouvrage.

Le bilan global est donc mitigé. On peut craindre qu'à long terme il soit plutôt négatif, car n'oublions pas que le sol qui se « repose » – c'est-à-dire qu'on oblige à ne rien produire à intervalles réguliers – finit par s'appauvrir, comme nous l'avons décelé au chapitre précédent et répété plus haut.

La jachère « verte » pâturée par les troupeaux n'est pas nue. L'usine du sol dispose d'une clientèle et ne produit donc pas à perte. Les résidus de la végétation et les déjections des animaux sont un bienfaisant apport de matières organiques. En contrepartie, elle ne permet pas de lutter efficacement contre la flore spontanée, notamment vivace (chardon, liseron, rumex, laiteron des champs, épiaire, chiendent rampant, etc.).

Les jachères sur lesquelles sont cultivés des fourrages ou des engrais verts sont sans doute apparues en dernier lieu et à des époques différentes selon les régions. Ces cultures fourragères étaient variées (navets, sarrasin, etc.). Un pas a été franchi quand l'intérêt des légumineuses a été constaté sans forcément être compris. En effet, l'aptitude des fabacées à fixer l'azote de l'air et donc à enrichir la terre en cet élément n'a été découverte que tardivement, à la fin du ^{xix}^e siècle.

La jachère devenait ainsi une véritable tête de rotation productive et améliorante à la fois. Cela n'empêche pas que les jachères plus « primitives » gardaient et peut-être conservent encore de temps à autre de l'intérêt dans certaines situations particulières, par exemple pour maîtriser la flore spontanée pluriannuelle en cas de forts envahissements et en l'absence d'emploi d'herbicides.

3

Origine et évolution des jachères

Les premières jachères

Il est communément admis que la pratique des jachères est ancienne, mais dater précisément son apparition est mission impossible. Nous ne disposons pas de suffisamment d'informations historiques (ou préhistoriques) pour cela. Par ailleurs, les situations sont diverses selon les régions.

Les premiers agriculteurs ont probablement détruit la végétation spontanée par le feu et l'utilisation d'outils primitifs d'abattage des arbres ou de décapage du tapis herbeux. Une fois les cendres réparties de façon homogène, la terre était ensemencée. Après quelques années de culture, on laissait la flore sauvage se réinstaller et on recommençait la même opération un peu plus loin. Cette manière d'opérer est devenue rare, mais est tout de même encore présente dans des régions aussi différentes que l'Amazonie, Madagascar, Haïti, le Mexique, la Thaïlande. Si le feu revient trop souvent au même endroit, la fertilité de la terre diminue beaucoup, et l'érosion est parfois importante, ce qui est alors catastrophique. Dans le cas contraire, la situation est acceptable. Cette période de non-culture est une sorte de jachère primitive.

Par la suite, dans nos régions, l'utilisation du feu a quasi disparu. Les périodes sans cultures se sont raccourcies du fait, probablement, de l'augmentation de la population, obligeant à accroître la production alimentaire. Peu à peu serait apparue la jachère décrite au fil des pages précédentes.

L'adoption et le maintien des jachères ont aussi été encouragés par une disproportion subsistant entre les surfaces cultivables, les besoins alimentaires et les moyens de culture, par le faible nombre d'espèces végétales cultivées, par des connaissances agricoles limitées, etc.

Rotation biennale puis triennale

Quoi qu'il en soit, on arriva peu à peu, en Europe, à une rotation biennale – une année de jachère suivie par une année de culture – dans les secteurs peu fertiles, ou pluriannuelle – une année de jachère suivie par plusieurs années de culture – dans les secteurs plus favorisés.

[...] le plus souvent le retour à la jachère devint triennal et suivit immédiatement la culture successive du froment et de l'avoine, les deux grains les plus généralement cultivés

presque partout en France; quelquefois cet état d'improduction, au lieu d'être borné à une seule année, devint un véritable état d'abandon prolongé et souvent indéterminé. Ainsi, après avoir épuisé entièrement un canton, on abandonna à la nature le soin de réparer les torts d'une culture plus avide que raisonnée; et cette pratique, qui fut toujours celle des sauvages et de tous les peuples nomades, déshonore encore aujourd'hui les contrées qui sont les moins avancées vers l'instruction et la civilisation [...]³.

L'appréciation négative portée sur les « sauvages » et « les peuples nomades » mérite discussion, mais les auteurs nous donnent là des renseignements intéressants sur l'évolution de la pratique de la jachère en France au cours des siècles passés.

Raréfaction justifiée ou malheureuse des jachères

Avec l'accroissement de la population, on diminua logiquement les surfaces non cultivées pour augmenter celles en culture. Malheureusement, il semble bien que, parallèlement, des règles agronomiques satisfaisantes ne furent pas adoptées. On se contenta de chercher à produire plus de grains, d'où des rendements médiocres. D'une certaine manière, le remède fut pire que le mal et on se persuada encore plus que la terre avait besoin de « repos », de s'arrêter de produire à intervalles réguliers.

Surprenante justification religieuse des jachères

Dans certaines régions, la jachère trouva également une justification religieuse. Dans un passage de la Bible (Lévitique), il est dit en effet que « la septième année sera le sabbat de la terre et l'année de repos du Seigneur ». Rien ne dit que ce précepte n'était pas étayé par des considérations agronomiques intéressantes que les saintes Écritures n'abordent pas, mais il a pu aussi servir après coup à justifier des pratiques agricoles inappropriées.

Perspicacité des agriculteurs de l'ancienne Rome

Pourtant les agriculteurs romains savaient déjà que cultiver trop de céréales successives était néfaste: « *Restibilis ager fit qui continuo biennio seritur faneo spico, id est aristato, quod, ne fiat, solent qui proedia locant excipere* » (Festus). Cela signifie: « Les propriétaires de domaines qui louent leurs terres ont coutume de dire que l'on ne doit pas ensemer un champ en blé deux années de suite » (en espérant avoir formulé aussi exactement que possible la signification de ce latin difficile à traduire, car postclassique).

3. *Dictionnaire raisonné d'agriculture*, 1809, tome VII, p. 336.

Quasi-disparition des jachères dans nos régions

Il semblerait qu'en Europe – au moins de l'Ouest –, les jachères aient progressivement disparu peu à peu au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, remplacées par les fourrages annuels comme le trèfle violet que les Bretons, par exemple, partaient faucher très tôt le matin pour le donner aux chevaux de trait. Des rotations, plus ou moins complexes, selon les régions, ont été mises en place. Elles comportaient généralement des céréales (blé, avoine, orge, seigle, etc.) et des plantes sarclées (betteraves fourragères ou sucrières, choux fourragers, pomme de terre, navets fourragers, carottes, etc.) destinées aux hommes ou aux animaux. On y trouvait aussi parfois des cultures non alimentaires comme le chanvre ou le lin.

De nombreuses autres plantes y tenaient une place plus ou moins importante selon les climats locaux, les terrains, les besoins en fourrages, les habitudes alimentaires du lieu : sarrasin, sainfoin, fenugrec, citrouilles, topinambours, rutabagas, trèfle incarnat, etc.

Il y eut même, plus ou moins hors rotation, il est vrai, des cultures surprenantes comme les ajoncs que l'on récoltait en Bretagne et que l'on découpait en fins morceaux avec un appareil adéquat (« pile-jan » en Haute-Bretagne) pour les donner aux chevaux. Dans la région de Rennes, la parcelle où les ajoncs restaient en place plusieurs années était appelée « jannerie ». Le genêt a également été cultivé.

Il est probable que chez nous, en Occident, c'est à cette époque que les rotations culturales ont été les plus complexes et les plus élaborées.

La voie sans issue

Après la Seconde Guerre mondiale, la généralisation progressive de l'utilisation des pesticides – notamment des herbicides – et des engrais chimiques – surtout azotés – a rendu en apparence inutiles les têtes de rotation qui avaient remplacé les jachères, en particulier les légumineuses fourragères. On a pu ainsi supprimer l'élevage dans les régions propices à la culture des céréales comme le Bassin parisien. Les successions culturales se sont à nouveau simplifiées un peu comme au temps de l'antique jachère, mais sans cette dernière et dans un contexte évidemment complètement différent. On a pu cultiver plusieurs années de suite blé ou maïs sans inconvénient apparent et avec des rendements élevés, jusqu'au moment où on s'est aperçu des dangers des « intrants » sur la santé humaine et la nature. Jusqu'au moment également où une production agricole excédentaire et mal maîtrisée dans certaines parties du monde a entraîné des fluctuations de prix si préoccupantes que l'on a, ironie du sort, rendu obligatoire une nouvelle forme de « jachère » ou de « gel » pour limiter autoritairement les quantités produites ; cela n'empêchant d'ailleurs pas que d'autres populations manquaient de nourriture. Le système dit « productiviste » a ainsi montré, derrière son efficacité et sa puissance apparentes, ses nombreuses et graves limites. Nous savons maintenant que nous devons en sortir.